

dans ses classes. Les jeux violents ne l'attiraient pas plus que l'étude. Ce qu'il aimait c'était les promenades à la campagne, au grand air; il ne connaissait pas de jouissances comparables à celles de courir les champs et les bois. Ces libres ébats dans la belle nature, le dédommagaient de tout, et lui remontaient le cœur pour de longs jours.

Il y avait au fond de la cour de l'école, un ruisseau qui descendait des montagnes voisines et que le moindre orage changeait en vrai torrent dévastateur. C'était là que George passait presque toutes ses récréations, avec un compagnon sympathique à ses goûts et le bon vieux professeur de botanique, monsieur Arnold, à réparer les dégâts faits par le torrent dans ses colères, ou à cultiver avec un soin minutieux, un petit jardin qu'il s'était créé là au prix de mille patients efforts. Ce coin de cour garda longtemps son emprise sur lui, même quand il fut devenu un grand jeune homme.

A sa sortie de l'école, son père l'avait pris avec lui à l'usine; mais au bout de quelques semaines, l'odeur des laines humides et des teintures fétides le dégoûtèrent si bien qu'il n'y voulut plus mettre les pieds. Il se réfugia dans les bureaux d'administration dont la monotone paperasserie ne l'enthousiasma pas davantage; aussi chaque fois qu'il pouvait s'échapper, il sautait dans un train de l'Erié, descendait à Suffern ou Tuxedo et s'enfonçait avec volupté dans les sentiers perdus de la montagne, le long de la Ramapo ou de la Mohaw; grimpaît, après cent détours, jusqu'au sommet du Bald-Head, et là, jouissait avec délices de la nature sauvage. Il passait des heures dans la solitude, à écouter le vent chanter dans la forêt, à s'enivrer longuement des odeurs des sapins et des épinettes. Après cela, le théâtre et encore plus les soirées où il était obligé de se rendre parfois pour complaire à ses parents, l'embê-